

MARINA DE VAN  
SCOPIE

STÉRÉO-





## *Stéréoscopie*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Passer la nuit*

MARINA DE VAN

*Stéréoscopie*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2013

Extrait de la publication

© Éditions Allia, Paris, 2013.

Extrait de la publication

LA montée des marches... Ivre, gavée d'anxiolytiques et d'analgésiques, je sens la précarité de mon équilibre, aggravée par le port de talons fins, que mes chevilles peinent à maîtriser. Je me concentre sur le rouge du tapis. Je veille à ne pas trembler pour faire honneur à Sophie et Monica, à qui les flashes des photographes s'adressent, et qui me soutiennent d'une pression quand je vacille. J'avance. La seule photo que je conserve de cette montée me montre appuyée contre mon frère Adrien, la tête posée sur son épaule, souriante, les yeux clos. Adrien sourit, à l'instar de Sophie qui se tient à un pas de nous, belle et droite. Monica ne figure pas sur ce plan rapproché. Dans le vestibule qui mène à la salle de projection, c'est pourtant son bras que je saisis. Elle me désigne la caméra qui nous précède, captant nos attitudes, mon vertige, nos paroles, jusque dans l'étroit couloir où nous nous sommes engagées. Avant de pénétrer dans l'amphithéâtre plein, elle m'intime le silence. Je suis vêtue pour m'offrir aux regards, séduire, envers et contre la concurrence de mes partenaires – vêtements, bijoux, sac, chaussures. Un maquilleur et un coiffeur se sont occupés de moi, dans ma chambre d'hôtel, où j'ai bu du champagne, commandé au room-service, délivré dans des seaux à glace, et partagé avec ceux qui m'assistent. Je bois du champagne dès mon réveil, tôt le matin, jusque sous la douche. Je fuis la clairvoyance. J'ingère, tout au long du jour, quantité de Valium 10, Xanax 50, couple d'Effergal codéiné, triple Prozac au lever, pour résister au choc que ce séjour en bord de mer, ardu et aride, sous un ciel froid, m'inflige. Le Valium, aux

propriétés sédatives et hypnotiques, agit comme un tranquillisant. Il prévient mon anxiété, la tétanie, l'agitation, le délire alcoolique. Le Xanax agit de manière analogue. Mais il favorise chez moi, outre l'engourdissement de l'angoisse, la libération d'une énergie colérique, que l'alcool, par son effet euphorisant, par l'émoussement de mon sens critique, canalise et prévient – comme le fait la codéine. Cousine de la morphine, issue de l'opium, elle provoque une stupeur où la violence de mes émotions s'abolit au profit du flottement d'un corps lourd et insensible. Lorsque l'effet du produit se dissipe, fécondant l'apparition de douleurs physiques et psychiques, il me faut les contrer par l'administration de doses croissantes. À cela se superpose la désinhibition que le Prozac favorise, générant une forme de loquacité insolente.

J'aime l'anonymat de cette petite chambre d'hôtel, les vêtements épars, la manipulation des étoffes, l'errance nue, la salle de bain brune où l'eau fraîche me rassérène, les crèmes dont je m'enduis le visage et le corps, le goût du shampoing dans ma bouche, le contact de mes cheveux mouillés, dégouttant sur mes épaules, l'épanouissement d'un bouquet de fleurs côtoyant les seaux de champagne, les flûtes sales, la moquette sous mes pieds nus, les housses plastique protégeant les vêtements, les draps tirés sur lesquels je somnole ou m'oublie, lorsque j'en ai le temps ou que l'hébétude m'y conduit, dans la clarté du jour, de quelques moments volés.

J'aime la brosse du coiffeur qui lisse mes cheveux pour exalter leur raideur et leur lustre. J'aime le pinceau du maquilleur qui caresse mon visage, ombre mes joues, éclaire mon teint, étire et souligne de noir fumé la clarté de mes yeux, ajoute de la profondeur sous mes cils étirés. J'aime le parfum des cosmétiques, celui des

cheveux brûlés par le fer. J'aime l'odeur du champagne, son goût, l'écœurement croissant de sa fraîcheur dans ma gorge qui n'en peut plus, l'amertume des calmants qui se dissolvent dans ma bouche avant d'être avalés, le pétilllement de la codéine dans le verre et contre ma langue. Je l'avale avec un haut-le-cœur, le spasme réprimé d'un organisme dont je constate l'intolérance mais dont je veux la reddition. Et il ne me gêne pas de perdre conscience plusieurs fois lors de ce voyage à Cannes, contraignant mon frère Thomas à demander qu'on lui ouvre la porte de ma chambre, où je suis sans connaissance, sourde à ses coups répétés.

Ce soir-là, dans l'amphithéâtre, après les applaudissements qui saluent l'entrée de l'équipe d'un film, je m'évanouis, assise entre Sophie et Monica, recroquevillée dans mes beaux habits, les mains crispées sur mes accessoires, la bouche entrouverte, le souffle rare. Je ne visionne pas le film que, sous la pression d'enjeux financiers trop lourds pour céder devant mon exigence artistique, on ne m'a pas laissé achever. Les derniers effets visuels, approximatifs, ont été livrés sans que j'aie pu les juger, les rectifier. Ma perte de connaissance me préserve de constater l'inachèvement d'un film dont j'avais tâché, des années durant, de protéger l'ambition.

Dans mon évanouissement, l'excès physiologique éclate à la faveur de l'obscurité. Mon corps, las de mes abus, est comme abruti. Je perçois la défaillance d'une conscience qui peine à se maintenir, noyée dans ses deux ou trois bouteilles de champagne quotidiennes, et dans la dizaine de médicaments divers, auxquels je dois bientôt ajouter des antivomitifs. Les insomnies, la faim, achèvent de consolider l'état d'intoxication qui me conduit au

malaise, pour revenir à moi sous la caresse des mains de Sophie. Elle me secoue doucement et me chuchote que les lumières vont se rallumer, que je vais devoir me lever pour accueillir peut-être, selon la réceptivité d'une salle dont mon absence m'aura empêchée de sentir l'adhésion ou le rejet, des applaudissements. Les lumières se rallument, je me lève, je trébuche, je tombe, je me rattrape, je surprends le regard inquiet de mes frères. Puis je me tiens debout, droite. Je souris avec l'application studieuse que j'ai tâché d'observer tous les jours, sur mes jambes tremblantes, depuis les interviews où la pesanteur stupide des questions me rend insolente, en passant par la conférence de presse du matin. La salle y trahissait la tension que la débâcle de la projection de presse, huée et sifflée par les journalistes, a générée, et que je n'ai pas perçue, plongée dans mon vertige toxique. Je n'ai pas su lire sur les visages anxieux de mes proches la catastrophe de la vindicte méprisante de la presse qui stigmatise les fragilités du film, et qui prépare l'échec commercial de la sortie nationale. Mes proches me couvent, mentent, omettent de me montrer des écrits cuisants, et je me protège moi-même : je place un écran éthylique et pharmaceutique épais entre moi et un monde dont je ne veux rien percevoir. Je m'en défends, la veille de mon départ pour Cannes, en me mettant à boire sans réserve, et à multiplier la prise des médicaments dont j'usais moins auparavant. Le stress et l'aspect public de cette situation m'excèdent. Ils dépassent mes facultés, ma peur du bruit et de la foule, ma haine des entretiens répétitifs et usants avec des journalistes gouailleurs, qui négligent mes propos pour ne parler que de la célébrité et de la beauté de mes actrices. Solidaires de mon projet, elles peinent, elles aussi, à défendre la singularité d'une narration

contre une logique commerciale qui les cantonne à leur propre séduction.

À la projection publique du soir, alors que je me tiens la plus droite possible, encore engourdie par le sommeil chimique qui m'a tenue captive, les applaudissements sont nourris. Mais je suis habitée par une tout autre urgence : poursuivre mon errance alcoolique et pharmacologique, ingérer ces substances jusqu'à l'ébriété retrouvée, la nausée, un nouvel éblouissement, l'effondrement d'un corps et d'un cerveau dont je veux ignorer la maltraitance. Les applaudissements s'achèvent, et je rejoins, dans le club loué par Wild Bunch, la petite fête qui succède à la projection publique. Je souris, je ris, je balbutie des paroles incohérentes et exaltées. Je ne cesse d'embrasser sur la bouche le collaborateur occasionnel qui s'y prête, sans goût mais avec courtoisie, sous influence lui-même peut-être, grisé ou dopé. Tant de visages m'entourent, tant de collaborateurs souriants, ivres aussi, dont l'attitude contraste avec la sobriété de Monica qui touche à peine son verre et accueille avec grâce les compliments et les remerciements de ma mère. Je suis incapable de tenir la moindre conversation suivie. On me parle de mon film, mais je n'entends rien, ne comprends rien, oubliant propos et visages, ressentant un épuisement physique qui me force à déposer le verre de champagne toujours plein, hâtivement vidé et resservi, que je ne peux soudain plus avaler.

Pour regagner mon hôtel, rendue incapable de marcher, mes deux frères m'escortent, retenant mon poids quand je titube. Je m'endors presque le temps d'un trajet que l'incertitude de mes membres rend sinueux ou courbe.

Au bar de mon hôtel, seule, je bois une dernière coupe. Je croise une ancienne connaissance, dont le charme me